

REVUE DE GOURGUILLONNAIS

ARCHÉOLOGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

NOUVELLE SÉRIE — 1^{re} ANNÉE

SOMMAIRE

FRONTISPICE

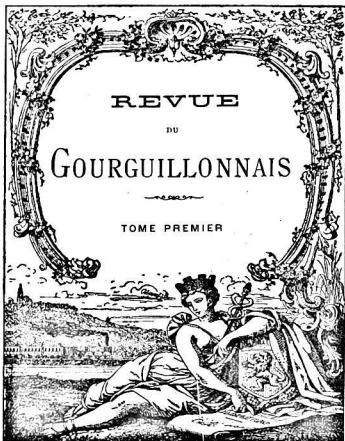
I. Humble épisode (poésie).....	FRANÇOIS COPPIÉ
II. Les eaux de Lyon (deux gravures).....	GLAUBIUS CANARD
III. Les Tampus (quatre gravures).....	L. LENEVEU
IV. Promenade à Verdssieux en Mouche (Bois Romantique).....	LECOMTE
V. Le dernier mot sur l'étymologie de Lug- dunum (planche hors texte).....	JOANNÈS MOLLASSON
VI. A mon canari (poésie).....	AMABLE COURTOIS
VII. Tournoi poétique (sonnets sur des rimes connues).....	A. B. et L. P.
VIII. Chronique.....	



LYON

CHEZ L'IMPRIMEUR JURÉ DE L'ACADÉMIE

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78





HUMBLE ÉPISODE

par

FRANÇOIS COPPIÉ

C'étaient de tous petits épiciers de la Guille.
Ils avaient trois enfants : deux garçons, une fille,
Qui, comme les parents, n'avaient guère grandi.
S'habillant tous de drap commun et d'organdi,
Suivant que la saison était cruelle ou douce,
N'ayant roulé jamais, ils avaient quelque mousse,
Et cet argent mignon, fruit d'un constant labeur,
Servait..... Nous avons tous quelque folie au cœur :
L'un des tableaux noircis ou crevés est la proie,
Ou ne sait se moucher ailleurs que dans la soie ;
Celui-ci c'est le jeu, celui-là c'est le vin
Qui creuse dans sa bourse un trop profond ravin.

En nous présentant au public, nous avons voulu nous recommander — pour ceux de nos lecteurs qui ne nous connaissent point encore — de l'un des grands noms de la littérature contemporaine. Un poète, qui fait partie d'une de nos plus hautes assemblées littéraires, nous a élevé le chef-d'œuvre qui suit, comme don de joyeux avènement. Qu'il veuille bien agréer, avec l'assurance de notre profonde reconnaissance, l'hommage respectueux d'admiration que mérite son génie.

N. D. L. R.

Nos épiciers n'avaient point ces goûts fantastiques ;
C'étaient des gens amis des plaisirs domestiques ;
Le dimanche, ils tiraient des réserves deux sous,
Tous réunis — bonheur commun, tu les absous,
Quel que tu sois, à cinq on ne saurait mal faire —
Pour offrir du tabac à priser à leur père,
Et puis ils s'en allaient heureux par le chemin,
Les enfants se tenant tous les trois par la main,
Et le père prisait. Mais, trop intermittente,
Cette distraction causait une détente
De ses esprits nasaux et l'homme éternuait
Et la famille en chœur disait : à ton souhait.

..

Tel était le tableau de leur seule débauche.

Un jour, c'est là l'objet de cette mince ébauche,
Tandis qu'ils devisaient, allant *ab hoc, ab hac*,
Au moment de rentrer au bureau de tabac,
Ils virent, accroupie au seuil, une pauvre.
Leurs cinq cœurs conjugués, émus de sa détresse,
Se jetèrent l'un l'autre un regard en dessous ;
Mais ils ne possédaient entre eux que les deux sous,
Hommage consacré par l'usage. Que faire ?
Passer outre était dur ; donner, oui, mais le père ?
Ce fut de celui-ci que la solution
Vint en un geste large et d'absolution :
Au grave événement sachant hausser son âme,
Il jeta son denier que recueillit la femme
Et d'un regard très doux rallia son troupeau,
Qui navré mais grandi répétait : ça, c'est beau !
Et la femme disait : le bon Dieu vous bénisse !

..

Le destin sait tenir compte d'un sacrifice.

Ils allaient donc suivant leur chemin incertain,
Se demandant comment, au lendemain matin,
Cette privation pour le père nouvelle,
Se traduirait en sa coutumière cervelle,
Ils allaient, inquiets, passant l'antique pont,
Suivant le quai bâti près du Rhône profond,
Quand tout à coup, auprès d'un grand monument sombre
Qui — c'était vers le soir — projetait sa grande ombre,
Et semblait, dans son air rechigné de prison,
Pour mille malheureux être tout l'horizon,
Avant ce cours ombreux, de l'une à l'autre rive
Qui réunit le Rhône à la Saône plaintive,
Avant le promontoire où le Paris-Lyon
Charge indifféremment humains, colis, lion,
Ils sentirent au nez, que mordorait la brume,
Comme un titillement précurseur d'un bon rhume :
Et plus ils avançaient, durant cinquante pas,
Plus le titillement présageait du fracas.
Ah ! mais ne croyez pas que ce fût maladie
Qui suscitât en eux la chatouillante envie :
Non ; de leur action déjà récompensés,
Ils avaient, sans songer, par le destin poussés,
Retrouvé du dimanche une gratuite aurore,
Et leur éternuement irradiait sonore
Au coin de la manufacture de tabac ;
Et le père tirait son mouchoir de son frac,
Et ses yeux clignotaient des sourires humides,
Et cette nuit encore ils dormirent placides.

Pour copie conforme
GÉROME COQUARD.



Figure symbolique du xviii^e siècle.
Lion tirant la langue malgré la proximité du Rhône.



LA QUESTION DES EAUX

Je laisse à l'humanité trois grands rémèdes : l'eau,
l'hygiène et l'exercice. *Hippocrate.*

Il n'y a qu'un moyen de reconstituer le vignoble français,
c'est le mouillage. *X.-Y.-Z., Entrepotier à Bercy*

On n'engraisse pas les cochons avec de l'eau claire
Saint-Antoine.

Que d'eau ! que d'eau ! *Mac-Nahan*

Tous les méchants sont buveurs d'eau
Béranger

Gu'a toujours trop d'eau dans la piquette.
Gnafron.

Allez vous laver. *D. G.*

PROLÉGOMÈNES

L'autorité des citations qui précèdent indique quel rôle important, nécessaire, indispensable l'eau joue dans l'existence de l'homme.

Le Très-haut l'avait bien jugé ainsi, puisqu'avant de tirer Adam et Eve du limon de la terre, il créa les sources et les fleuves, afin que nos premiers pères pussent se laver.

Il n'était pas question alors de canalisation, de machines élévatoires, de robinets de jauge, parce que l'ignorance des âges préhistoriques se contentait d'aller chercher l'eau à la rivière, et ce ne fut que plus tard, à la suite des progrès de la civilisation et de la science, que l'on eut l'idée de demander de l'eau aux ingénieurs, dont la profession est d'en chercher sans en trouver.

Cela paraîtra d'autant plus extraordinaire que les besoins de la consommation devaient aller croissant avec le déve-

loppement de l'humanité et de la culture intellectuelle des masses.

Si au berceau du monde, en effet, l'eau ne fut employée que pour les nécessités de la vie et des usages domestiques, l'industrie devait s'emparer plus tard de ce liquide précieux et en centupler la consommation.

Il nous suffira de citer les marchands de vins et les laitières de notre époque. Le mouillage est sans contredit une découverte moderne ignorée des premiers hommes ; nous n'en voulons pour preuve que la mésaventure de Noé que ses fils n'eussent jamais trouvé en posture aussi fâcheuse s'il se fût approvisionné dans une fabrique de raisins secs.

Il faut ajouter que la nécessité de répandre l'eau à flots, est devenue de plus en plus impérieuse depuis l'institution des cantonniers et des pompiers, fils de notre civilisation.

Ces derniers apportent sans doute, une discrétion louable dans leurs exigences, soit qu'ils arrivent trop tard, soit que leurs boyaux se trouvent hors d'usage, mais les cantonniers, en revanche, poussent la prodigalité jusqu'à asperger les passants des pieds à la tête, alors que les habitants des étages supérieurs réclament vainement une carafe d'eau à leur robinet.

Il y a également la question des fontaines publiques, auxquelles on mesure si parcimonieusement quelques jets rafraîchissants que les barbillons de Joannès Mollasson n'ont pas pu arriver encore à fermer la bouche.

Avons nous dit enfin que l'on rencontre, même parmi nos administrateurs, même parmi les hommes investis d'un mandat législatif ou municipal des gens qui ont les mains douteuses ?

C'est évidemment parce que l'eau manque, et après tant de preuves accumulées il n'est pas besoin d'une plus longue glose pour démontrer qu'une ville sans eaux n'est propre à rien.

PARTIE SCIENTIFIQUE

L'eau, en latin *aqua*, en grec *udor*, en allemand *rasser*, en anglais *water*, en espagnol *agua*, en russe *woda*, en dialecte de Chaponost *aigue*, est un liquide formé de deux corps simples et gazeux, l'hydrogène et l'oxygène.

Ces deux gaz combinés nous offrent un exemple édifiant de la solidité des unions chimiques, non moins que de la différence des moyens à employer pour arriver à la séparation ou au divorce.

Alors que la rupture des liens du mariage, dans la vie ordinaire, s'obtient par le refroidissement, par l'état frigorigène des sentiments conjugaux, la décomposition de l'eau est le résultat, au contraire, d'une chaleur intense, et ce n'est qu'à une température extraordinairement élevée que l'hydrogène et l'oxygène unis dans une même cuvette consentent à se séparer, et à s'évaporer en globules inflammables.

Maintenant, comment expliquer qu'un corps composé de deux gaz essentiellement combustibles soit employé précisément à éteindre le feu?

Ces effets contradictoires d'une bizarrerie apparente ne sont pas sans exemple, en dehors de la chimie.

Ainsi, voit-on souvent une réunion d'hommes relativement intelligents, voter des décisions idiotes. Prenez un à un, par exemple, chaque membre d'un Conseil municipal ou d'une Assemblée législative, vous obtiendrez de lui des idées à peu près sensées; replongez-le dans le tas, agitez avant de vous en servir et vous ne trouverez plus qu'une sorte de bouillie rebelle à toute analyse.

Si l'eau considérée au point de vue purement chimique, n'est composée que d'hydrogène et d'oxygène, elle contient, à l'état de nature, des matières étrangères qu'elle dissout en circulant dans le sol ou sur le sol, entre autres du cal-

caire, c'est-à-dire de l'extrait de pierre de taille qui sert à constituer solidement notre ossature. Voici pourquoi l'on distingue chez les hommes, la petite taille, la taille moyenne et la grande taille, suivant que le sujet a absorbé de l'eau plus ou moins saturée de calcaire.

D'où vient que les Bugistes et les mariniers du Rhône sont généralement de beaux hommes? C'est à cause des carrières de Villebois.

Dans les villes, les matières dissoutes par l'eau se composent spécialement de relavaille de vaisselle, de détritus de corps gras et nauséabonds qui constituent un délicieux bouillon de culture pour les microbes du typhus, du choléra ou de la variole. Aussi ces animalcules se multiplient-ils avec une abondance telle qu'il a fallu créer des laboratoires spéciaux à leur usage.

Comme l'absorption de cette eau contenant des germes d'épidémies variées pourrait être nuisible à l'état sanitaire de la population, la sollicitude gouvernementale y a pourvu en accordant la liberté absolue des comptoirs, des zines et des assommoirs, où l'on débite, du matin au soir, des alcools de pommes de terre et autres tord-boyaux. De cette façon les pauvres diables qui craignent d'être empoisonnés par l'eau des égouts ont la ressource de se brûler les intestins avec le trois-six des mastroquets.

Il y a deux sortes d'eaux, l'eau salée et l'eau douce.

La première qui ne se prend que sous forme de bains de mer, a la propriété particulière de transformer les mœurs et les usages sociaux, en autorisant des privautés qui ne sauraient être tolérées ailleurs que sur les plages de la Méditerranée et de l'Océan.

C'est ainsi que les bains d'hommes et de femmes n'y sont séparés que par un simple cordeau et que les ébats des tritons et des nymphes peuvent être suivis à l'œil nu, où avec des verres grossissants, alors que cette liberté d'allures est absolument proscrite dans les bains de fleuves et

de rivières, où de résistantes cloisons se dressent contre les regards indiscrets.

L'étude de cette anomalie a donné lieu à de nombreux ouvrages de morale comparée, dont le dernier vient d'être publié sous ce titre : *La pudeur d'eau douce et la pudeur d'eau salée*.

L'eau qui occupe la majeure partie du globe se trouve dans la mer, dans les lacs, dans les fleuves, dans les rivières, dans les sources, dans les ruisseaux, dans les étangs...

On en trouve aussi quelquefois, mais exceptionnellement, dans les fontaines publiques et dans les robinets de la Compagnie qui, suivant une expression célèbre de l'historien Durny, « coulent à sec » pendant l'été.

C'est alors que les gens altérés n'ont d'autre ressource que celle d'aller faire un bon dîner, puisque cela fait venir l'eau à la bouche.

ÉTAT DE LA QUESTION

Ces digressions scientifiques qui n'étaient pas inutiles d'ailleurs, nous ont un peu éloigné du sujet principal de cette étude, l'alimentation de la ville de Lyon en eau potable.

Revenons-y et voyons où en est la question.

Les dernières décisions du Conseil municipal lui ont fait faire un pas énorme.

Grâce au rejet en bloc de tous les projets soumis à l'examen de nos édiles, le terrain est entièrement déblayé et il n'y a plus qu'à recommencer.

Or ce n'est pas une mince affaire que de savoir prendre des résolutions aussi énergiques.

Il est acquis aujourd'hui, qu'après dix années d'études et de recherches, on n'a rien appris, ni rien trouvé; ce point était d'une importance exceptionnelle pour la libre éclosion de nouveaux projets.

Aussi n'étonnerons-nous personne en disant que, depuis que quarante-huit conseillers municipaux de Lyon, y compris M. le Maire et ses adjoints, ont déclaré fièrement qu'ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient mais qu'ils le voulaient bien, — l'imagination des inventeurs s'est mise en frais de systèmes inédits, où l'ingéniosité le dispute à la précision et au sens pratique,

Grâce à son énorme publicité et à la légitime influence qu'elle possédait avant de naître, la *Revue du Gourguillonnais* ne pouvait manquer d'avoir la primauté de ces projets.

Nous allons les examiner brièvement, pour la plupart, en ne retenant que le seul qui mérite, à notre sens, de réunir tous les suffrages.

EXAMEN DES PROJETS

Eaux minérales.

Puisqu'il est reconnu aujourd'hui, grâce aux découvertes de la science et aux expériences médicales, que les seules eaux véritablement hygiéniques, fortifiantes et réfractaires à l'action des bacilles ou des microbes, sont les eaux minérales, pourquoi n'essaierait-on pas d'approvisionner la ville de Lyon en eaux de cette nature?

Si l'on en juge par les réclames insérées à la quatrième page des journaux et par les nombreux prospectus que l'on fourre dans toutes les boîtes, les sources minérales débitent beaucoup plus d'eau qu'il ne s'en consomme, et on pourrait en traitant avec les Compagnies embarras-

sées de leurs stocks, obtenir des conditions spécialement avantageuses, pour un approvisionnement aussi considérable que celui d'une ville de quatre cent mille habitants.

Et quels résultats merveilleux pour la santé publique !

D'autant plus que chaque ménage ayant la facilité de choisir entre les eaux spéciales à telle ou telle affection pathologique, on pourrait avoir, un robinet d'eau de Vals pour les dyspeptiques, un robinet d'eau de Vichy pour les diabétiques ou les gouteux, un robinet d'eau d'Hunyadi-Janos pour les échauffés, ou un simple robinet d'eau de Saint-Galmier pour les estomacs paresseux.

A supposer que le prix de l'abonnement fût un peu plus élevé que celui de l'eau claire, les habitants de Lyon réaliseraient néanmoins une énorme économie, puisqu'ils échapperaient désormais à toutes les infections et à toutes les épidémies.

La santé n'est-elle pas la première des richesses ?

Cette conception d'ailleurs n'est pas nouvelle, puisqu'un savant docteur, avait eu l'idée jadis de faire arriver dans les villes l'air de la campagne, au moyen d'une canalisation semblable à celle du gaz.

En ouvrant un bec, on aurait pu s'offrir, dans son appartement, une inhalation d'air du Mont-D'Or ou d'Izeron.

La seule difficulté, dans le cas qui nous occupe, serait d'obtenir une pression assez forte et une canalisation suffisamment divisée, pour répondre à toutes les exigences et à toutes les maladies.

Les auteurs du projet d'eaux minérales, qui se composent d'un syndicat d'actionnaires de nos principales stations thermales, ont bien quelques idées, à ce sujet, mais elles sont encore trop confuses pour que nous nous y arrêtions et, tout en retenant le principe, le projet doit être renvoyé à une étude plus approfondie, pour les voies et moyens.

PAR LES AQUEDUCS

Ce projet se présente sous forme épistolaire.

Messieurs du Conseil,

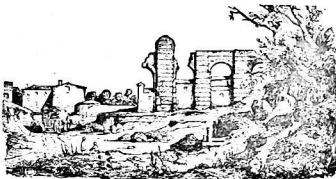
Je me suis écrié jadis, dans un légitime mouvement d'indignation, en parlant de mes administrés :

Ces imbéciles ont un volcan et ils le laissent éteindre !

Combien n'aurais-je pas plus de raison encore de dire des Lyonnais :

Ils ont des aqueducs et ils ne s'en servent pas !

J'éprouve un véritable sentiment de pitié, à voir vos ingénieurs et vos inventeurs demander de l'eau aux quatre points cardinaux, alors que la voie est tracée



depuis plus de deux mille ans et que vos ancêtres vous ont laissé des monuments impérissables dont les ruines grandioses pourraient être très facilement utilisées.

Avec quelques journées de maçons, rien ne serait plus aisé que de remettre en état les aqueducs qui relient Fourvière au Mont Pilat, en passant par Baunant, Chaponost, Soucieux etc.

Ces merveilleux conduits amèneraient au passage Gay, les trois cent cinquante mille mètres cubes nécessaires

à votre consommation et à votre propreté, et il est vraiment extraordinaire que personne n'ait encore songé à un moyen aussi simple, qui aurait le double avantage d'assainir votre cité, en lui rappelant ses origines.

De cette façon, en effet, on concilierait les nécessités modernes et les traditions archéologiques, puisque les Lyonnais boiraient de l'eau du temps des Romains.

Je suis etc.

PONTÉRISSON.

ancien préfet.

L'idée nous paraît absolument séduisante, sous la seule réserve de renvoyer la question de l'aménagement des aquedues à une commission technique qui, pour plus de garantie d'impartialité, devra être internationale.

La Commission aurait le droit de s'adjoindre une demi-douzaine d'archéologues et d'épigraphistes, à seule fin que les discussions soient plus animées et que les travaux durent plus longtemps.

On aurait chance ainsi d'arriver au vingt-cinquième siècle, si tous les commissaires ne se sont pas dévorés les uns les autres.

PROJETS DIVERS

Nous devons mentionner, à titre documentaire seulement, quelques projets qui se font remarquer surtout par leurs bonnes intentions.

L'eau de pluie. Système Rislard.

Ce projet est basé sur l'économie toute trouvée qui résulterait de l'absence de machines élévatoires. De simples réservoirs placés sur les toits des maisons, à côté des cheminées, permettraient de recueillir l'eau du ciel en assez grande quantité, pour approvisionner les ménages. La

seule objection raisonnable serait motivée par la sécheresse, mais avec les progrès de la chimie, on pourrait créer des nuages artificiels ; — à étudier.

L'eau de Lob ; — aurait l'avantage de faire repousser les cheveux sur les têtes les plus chauves, ce qui préserverait bon nombre de Lyonnais des rhumes de cerveau.

Il faut ajouter que l'eau de Lob ne coûterait rien, puisqu'il y a une prime de 40,000 fr. pour tout crâne réfractaire au traitement. On pourrait même espérer du retour.

Objections. L'eau de Lob est-elle potable, blanchit-elle le linge, cuit-elle les légumes ? Ne serait-il pas à craindre qu'elle fit pousser des cheveux sur la soupe ?

Il y aura lieu de demander l'avis des experts assermentés.

Mais nous avons hâte d'arriver à la seule conception vraiment grandiose et sérieusement pratique qui s'impose à l'admiration non pas de Lyon seulement, mais de la France entière.

Nous l'appellerons :

LE PROJET DES DEUX MONDES

Laissons la parole à l'auteur.

Il résulte des données scientifiques les plus précises que tôt ou tard, il se produira en Europe des bouleversements géologiques tels que l'on verra le lit des fleuves se dessécher instantanément, pour faire place à des steppes sablonneuses ou peut-être à des chaînes de montagnes.

Que faut-il pour cela ?

Une fissure, une simple fissure de l'écorce terrestre par laquelle nos plus grands cours d'eau disparaîtraient comme dans un entonnoir.

Qu'il se produise un bouillonnement inusité dans la masse ignée du centre de la terre, l'écorce de notre planète que l'on a comparée justement à une toile d'araignée en-

veloppant une orange, se craquèle, se fend, se désagrège, et fleuves et rivières disparaissent dans un tourbillon de vapeurs brûlantes.

Il serait donc d'une suprême imprudence pour des administrateurs soucieux de l'avenir de leurs neveux, de s'arrêter à des projets basés sur l'existence d'un de ces petits fleuves d'Europe qui risquent d'être absorbés par une seule aspiration de la fournaise qui brûle sous nos pieds.

On pense avoir tout prévu quand on a dit :

Nous prendrons de l'eau au Rhône!

Mais qui peut garantir que le Rhône, un ruisseau, après tout, ne sera pas évaporé dans un demi-siècle?

Non, si l'on veut posséder quelque certitude d'avoir de l'eau à boire, il faut recourir à des sources plus abondantes et ne pas s'arrêter aux demi-mesures.

Vous voulez de l'eau en grande quantité, de l'eau à profusion... Demandez-la au plus grand de tous les fleuves du monde, à celui qui sera tari le dernier...

Ce fleuve est l'*Amazone*, ou Maragnon, connu également sous le nom de Tunguragna.

L'*Amazone* qui sort du lac Lauricocha, dans les Andes, a un débit de 80,000 mètres cubes par seconde, tandis que le Danube n'en donne que 9,000 et votre misérable Rhône 500.

La force de son courant est telle que, lorsque ce fleuve géant va se perdre dans l'Atlantique, il coule pendant 135 kilomètres en pleine mer, sans mêler ses eaux à celles de l'Océan, et sur une largeur de plus de deux cents kilomètres.

C'est là qu'il faut prendre l'*Amazone*, lui creuser un nouveau lit sous-marin et l'amener jusqu'aux côtes de France où cette masse d'eau recueillie dans un gigantesque réservoir ira abreuver, arroser, nettoyer et féconder nos 86 départements!

L'exécution de ces énormes travaux ne présente rien d'irréalisable.

Du moment qu'il était possible de construire un tunnel sous la Manche, entre la France et l'Angleterre on peut tout aussi bien établir une canalisation sous l'Atlantique.

Ce sera un peu plus long et cela coûtera un peu plus cher, voilà tout !

Quant aux machines nécessaires pour élever les eaux de l'Amazone à un niveau tel que toutes les villes de France puissent profiter de la distribution, il semble que des gens qui vont construire la Tour Eiffel ne doivent pas être embarrassés de cette entreprise. Il suffit de doubler ou de tripler la hauteur. Des réservoirs placés de six à neuf cents mètres d'altitude doivent desservir facilement toutes nos cités.

Voilà donc l'immense avantage de ce projet : Centraliser la distribution des eaux dans la France entière ;

Doter notre pays d'un fleuve qui débitera sept milliards de mètres cubes d'eau par 24 heures, c'est-à-dire de quoi défier toutes les soifs ;

Et réaliser une œuvre phénoménale auprès de laquelle la construction des Pyramides sera considérée comme un jeu d'enfant.

Maintenant que coûtera l'exécution d'un pareil projet ?

Quatre ou cinq milliards peut-être, mettons six, mettons huit, mettons dix, mettons vingt, mettons cent !

Ce ne serait pas beaucoup plus cher que trois ou quatre guerres européennes, et l'on aurait semé la richesse et l'abondance au lieu de la dévastation et de la ruine.

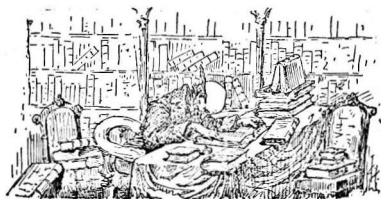
Qui pourrait hésiter ?

JULES VÉRNE

« Donnera des renseignements plus précis dans son prochain ouvrage intitulé : *Le Déluge en carafes*. »

Nous n'ajouterons rien à cet exposé lumineux de notre romancier populaire, car notre conviction profonde est que la question des Eaux ne sera jamais résolue qu'en Amérique.

CLAUDIUS CANARD.



L'ILLUSTRE FAMILLE

DÈS

TAMPIA

Ainsi que nous le faisons prévoir dans un mémoire publié ici même en 1842, et que ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre se rappellent sans doute, les *Tampia* de la montée du Gourguillon descendent d'une famille de vétérans romains, installée sur les rives de la Saône, après la conquête de Julius Cæsar.

D'incessantes recherches poursuivies depuis 1842, et qu'ont à peine suspendues les dramatiques événements de 1848 et de 1870 (1), nous ont permis de reconstituer peu à

(1) C'est ainsi que les mouvements révolutionnaires, qui troublent si souvent notre pauvre pays, ont leur écho jusque dans le modeste cabinet du savant, et contribuent à faire perdre à la France le premier rang dans les lettres et les arts, ce premier rang auquel elle a légitimement droit. Nous ne pouvons que passer en répétant la vieille devise : • Dieu sauve la France ! •

peu, presque entièrement, la chaîne généalogique de cette illustre famille lyonnaise. Malgré que nous ayons encore à déplorer quelques lacunes, nous livrons aujourd'hui le fruit de notre travail au lecteur. Pourquoi attendre davantage? Qui sait si l'âge nous permettra de pousser plus avant une étude qui a été la pensée maîtresse et la grande consolation de notre vie? Si la mort nous frappe avant que nous ayons pu achever notre œuvre, nous espérons du moins, qu'un de nos concitoyens, jaloux comme nous des gloires de notre grande cité, relèvera la plume tombée de nos mains, et, plus heureux que nous-même, arrachera enfin le dernier mot de son secret au sphinx de l'histoire.

..

Quelques auteurs ont prétendu que les Tampia étaient originaires de Grèce (1). Pour justifier cette assertion, ils allèguent que le nom de Tampia dériverait de *τέρας* mort, et de *πῆξ* avec le poing, parce qu'un de leurs ancêtres aurait été ce fameux athlète qui d'un coup de *poing tuait* un bœuf, et le mangeait en un jour.

Cette étymologie est assurément soutenable. Nous ferons cependant observer que la dérivation logique donnerait *Thanatopyx*, et tout au plus *Thaumpyx*, ou Thanpyx. On ne s'explique que difficilement la disparition de l'aspirée *h* (2), et surtout la chute de l'*x* terminal, et la substitu-

(1) Corbinetti, *Storia della famiglia Tampia*. T. XI, p. 647, Torino, Marforio-Capucci 1817. Le savant Corbinetti a surtout étudié les *Tampia* du Piémont; nous n'osons contredire à son opinion; mais nous ferons remarquer que nous ne parlons dans cette étude que des *Tampia* du Gourgillon, lesquels ne sont, pas, croyons-nous, parents des *Tampia* du Piémont.

(2) Nous ne nous arrêtons pas au changement de *n* en *m* admis par Brambach et Priscien. Cf. Brambach, *Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie*, p. 355, et Corssen, *Aussp. Vokal. und Beton.* etc. 2^e éd. t. I, p. 226

tion des deux voyelles douces *ia*, à la place de l'y qui, bien qu'il puisse quelquefois être considéré comme une voyelle double, ne représente ici que la voyelle simple *υ* (*upsilon*).

En outre, (et c'est ainsi que l'histoire vient toujours confirmer les données d'une rigoureuse linguistique), nous n'avons pu retrouver aucune trace des Tampia à Marseille (1). Or, ce n'est un secret pour personne que toutes les familles d'origine grecque qu'on peut rencontrer à Lyon y sont venues par Marseille, et il nous est difficile d'admettre que les Tampia, qui, partout où ils ont passé, ont brillé au premier rang, aient pu traverser la cité phocéenne sans y laisser leurs marques.

Au surplus, nous ne signalons cette opinion que pour être complet : car nous croyons que ces prétentions à une antiquité exceptionnelle, lorsqu'elles ne reposent pas sur des preuves indiscutables, déshonorent une généalogie, au lieu d'en augmenter l'éclat.

Quant à nous, nous préférons une étymologie plus simple et moins ambitieuse. Le nom de Tampia dérive des deux mots latins *tam* et *pius*, (fémin. *pia*) : gens *tampia*, famille Tampia. *Tampia*, ne fut d'abord qu'un *cognomen* ; la dénomination complète du fondateur de la famille était Publius Licinius Tampus ; mais les exemples ne manquent pas de la prééminence du *cognomen* sur le *nomen*, l'*agnomen* ou le *prænomen* ; nous nous bornerons à citer Marcus Tullius Cicero, généralement connu sous le nom de Cicéron, sobriquet dû à une verrue en forme de pois chiche (*cicer*, pois chiche) dont son nez était marqué.

Cette étymologie du nom des Tampia, qui a pour elle l'autorité de l'évidence phonétique, est encore confirmée par ce que nous savons de la piété singulière de Publius

(1) Au dernier recensement, Marseille comptait 315.745 habitants tandis que Lyon en compte 352.496 habitants. Lyon est donc toujours la seconde ville de France !

Licinius Tampius, ami et confident de Numa Pompilius dans tous les sacrifices de ce prince à la nymphe Egérie.

Quelques-uns s'étonneront de nous voir rattacher une grande famille lyonnaise à une gens Romana, et constater pour ainsi dire l'illustration permanente des vainqueurs dans le pays vaincu. Il nous aurait été sans doute plus agréable de trouver chez les Tampia un sang indigène, pur et sans mélange. Mais la vérité s'impose au savant, et doit l'emporter même sur les plus légitimes aspirations du patriotisme. Au surplus, nous relèverons souvent chez quelques-unes des grandes figures qui passeront sous nos yeux des signes non équivoques de mélange celtique, et notre fierté nationale pourra revendiquer pour notre vieille Gaule et notre chère France quelque chose de la gloire des Tampia.

Il ne nous reste maintenant qu'à suivre pas à pas l'histoire de cette famille depuis ses origines jusqu'à la percée de la rue de la Préfecture.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

Ainsi que nous venons de le voir le fondateur des Tampia fut P. L. Tampius, qui vivait en l'an 723 avant notre ère, (an 27 de la fondation de Rome, *Urbis conditæ*). Il nous a été impossible de remonter plus haut, et nous croyons pouvoir dire que qui voudrait pénétrer plus profondément dans la nuit du passé risquerait de confondre l'histoire avec la légende.

Nous avons réussi à dresser l'arbre généalogique qui a P. L. Tampius pour racine, et dont les dernières frondaisons viennent s'épanouir de nos jours dans les murs de notre grande cité. Nous ne croyons pas nécessaire de le

reproduire ici ; le lecteur nous pardonnera même de passer sous silence les divers personnages qui ont perpétué la race pendant les sept premiers siècles. Ce n'est pas sans regret que nous nous résignons à cette nécessité. Il nous en coûte de laisser dans l'ombre tant de nobles figures qui mériteraient d'être mises en pleine lumière : M. L. Tampius qui fut consul en l'an 327 avant J.-C. ; A. L. Tampius Cereus que M. T. Cicéron cite comme un orateur digne d'éloge (1) ; D. F. Tampius qui s'illustra aux côtés d'Emilius en combattant les Gaulois Insubriens et qui faillit tuer dans un combat singulier leur chef Viridomarus (2) ; S. P. Tampius plus connu sous le nom de *Sinnicus* ou *Sinicus*, soit parce qu'il se distingua en Dalmatie au siège de Sinna, soit plutôt parce qu'il découvrit la Chine (3). Pardonnez-moi, grandes ombres, de ne point vous donner ici la place dont vous êtes dignes ; un jour viendra, où je

(1) Voici le passage : « *Nec vero habeo quemquam antiquiorem cujus quidem scripta proferenda putem, nisi quem Tampii cæci oratio hæc ipsa de Pyrrho, et nonnullæ mortuorum laudationes forte delectant,* » (M. T. Cicéron Brutus, dialogue de *claris oratoribus*.) Le texte communément adopté porte au lieu de *Tampii cæci*, les mots *Appii cæci*. Mais nous croyons à une interpolation. Il s'agit certainement d'un Tampius, et non d'un Appius, parfaitement inconnu d'ailleurs. Sans entrer dans la discussion du texte, nous nous contenterons d'indiquer les deux principaux arguments qui nous permettent de proposer la correction : 1° Nous savons que parmi les ancêtres des Tampia il y a eu un aveugle ; or, cette infirmité n'est signalée chez aucun autre de ceux dont nous avons reconstitué l'histoire. 2° A l'époque où vivait l'orateur signalé par Cicéron, notre généalogie présentait précisément une lacune. Il nous manquait un Tampius ; notre devoir était de le trouver même au prix d'une correction.

(2) Florus, *Epitome rerum Romanarum*. Lib. II § IV. Nous avons constaté avec peine qu'un ancêtre des Tampia avait combattu les Gaulois. Mais la vérité avant tout. *Amicus Tampius, sed magis amica veritas.*

(3) Velleius Paterculus, *Historiæ Romanæ* L. II § L. Nous devons reconnaître que la plupart des auteurs le désignent sous le nom de *Cynicus*. Nous préférons cependant la leçon *sinnicus* ou même *sinicus*, (bien qu'on écrive plus souvent *sinensis*). Nous ne pouvons croire en effet qu'un Tampia (*Tam pius*!) se soit jamais enrôlé dans la secte des Cyniques, qui étaient les libres-penseurs de leur temps. Ce qui nous porte enfin à adopter

vous ferai rendre justice, et où je vous rétablirai dans la gloire où vous avez vécu (3).



Nous arrivons enfin à la période de la domination romaine dans les Gaules, époque où les ancêtres des Tampia s'établirent dans notre vieille cité Gallo-Romaine. Dès lors tout se rapporte à notre histoire locale, et il ne nous est plus permis de laisser échapper le moindre détail.

la leçon *sinicus* (pour *sinensis*) au lieu de *sinnicus* (dérivé de *sinna*) c'est la grande probabilité d'un séjour des Tampia dans l'Extrême-Orient. La linguistique le démontre : les mots commençant par *tam* sont nombreux, ex. : *tamoul*, *tamerlan*, *tamango*, dont P. Mérimée a écrit l'histoire, *tam-tam*, etc. Tous ces vocables dérivent évidemment de Tampius.

(3) L'auteur croit devoir avertir le lecteur qu'il fera sous peu paraître en 3 volumes l'histoire des Tampia. Dans cet ouvrage rien ne sera passé sous silence. Mais aujourd'hui, il n'a pas voulu abuser de l'aimable hospitalité que lui accorde la *Revue du Gourgilloonnais*, et dont il tient à la remercier publiquement ici. Qu'il lui soit permis aussi d'adresser l'expression de sa reconnaissance à son maître, le savant M. Allmer pour l'inépuisable obligeance avec laquelle cet illustre épigraphiste a bien voulu vérifier et rectifier toute cette première partie de son travail.



Ab Allobrogibus in Segusiavos (3 h. du matin)
d'après une photographie de l'époque

En ce temps là, la Saône coulait déjà entre de riantes collines. Merveilleuse perpétuité des choses ! Julius César, venant de Vienne, traversa le Rhône, passant des Allobroges chez les Segusiaves, *ab Allobrogibus in Segusiavos* (César I, 10) et le 8 juin, entre minuit et trois heures du matin, défit les Helvètes quelque part sur les bords de la Saône (1).

Après sa victoire, et selon la politique romaine, il établit une colonie de vétérans (2), à laquelle il concéda des terres sur la rive gauche de notre charmante rivière. Ceux-ci séduits par la beauté du lieu, s'y fixèrent sans esprit de retour. Parmi eux se trouvait un centurion du nom de M. T. Tampius : la famille Tampia était fondée en Gaule !

Cet événement, que nous avons soupçonné en 1838, que nous signalions dès 1842, a été définitivement établi par les fouilles de la vallée du Formans. Nous avons trouvé une pierre tombale, dont nous avons relevé l'empreinte : nous l'avons soumise à nos maîtres et amis, Allmer, Vachez, et Steyer, et nous avons pu rétablir l'inscription.

Nous la livrons au lecteur :

D..... Ξ (?).....S
M.....J.....US
CE (?).....

(1) Nous ne précisons pas le lieu du combat. Nous n'osons pas après la magistrale étude de notre maître et ami M. Valentin Smith prendre parti dans cette célèbre discussion. V. *Revue du Lyonnais*, octobre et novembre 1856. *Les fouilles dans la vallée du Formans*, et surtout les pièces justificatives, janvier et février 1857.

(2) Vétéran, *Veteranus*, de *Vetus*, vieux soldat. On reconnaît la racine sanscrite *vatsa*, d'où les dérivés *vatsara*, *sanvatsara*. Lithuanien *Wetuszas*, ancien slave *vetuchu*, albanais *vjetsh*. Ainsi le mot *vétéran* se trouve avoir la même racine que *vétusté* !

Après de longues et minutieuses études la restitution a pu être..... (1).

L. LENEVEU

(1) Le manuscrit de l'auteur est interrompu ici, par suite d'un déplorable et dramatique événement. Le 23 mars à 4 heures du soir, un chien de forte taille a fait irruption dans nos ateliers de composition, a bondi sur la copie de notre cher collaborateur, et en a souillé, lacéré ou dévoré 2749 feuillets. Dès le premier moment, nous avons eu des doutes sur la santé de l'animal : en effet, peu de jours après, il mourrait enragé. Tout porte à croire que le 23 mars il était déjà atteint de cette affreuse maladie, que notre illustre Pasteur n'a peut-être pas encore vaincue. Nous tenons à offrir ici publiquement à notre cher collaborateur et ami l'expression de nos profonds regrets. Nous reprendrons dans notre prochain numéro la publication à l'endroit où le manuscrit redevient lisible, au milieu de l'année 1138. (Note de la rédaction) (a)

(a) Quelque grand et légitime que soit mon découragement en présence d'un tel malheur, je tiens à déclarer publiquement ici que je ne conçois aucun sentiment d'amertume envers personne. *Sic fata voluerunt !...* Puissé-je vivre assez pour réparer le désastre ! Je me remets aujourd'hui même au travail... (a)

L. L.

(a) Nous tenons à remercier publiquement notre cher collaborateur et ami. Quand le savaient si cruellement frappé, c'est le sage qui se montre. Nul ne s'étonnera de sa grandeur d'âme. Qu'il reçoive l'expression de notre respectueuse gratitude !

X. D. L. R.





Les charmantes excursions qui s'offrent au promeneur sur l'antique territoire des Ségusiaves, dans cette partie du Lyonnais qui s'étend à l'occident de la vieille métropole des Gaules, ne doivent pas nous faire oublier que la rive gauche du Rhône possède également des sites enchanteurs.

Peu de Lyonnais ont poussé leurs promenades jusqu'à Venissieux. Cette importante localité mérite cependant l'attention du géologue et du naturaliste, aussi bien que de l'archéologue, de l'historien et même de l'artiste.

Le sol de Venissieux, *ager veniciensis* ou *venitiacus*, formé d'alluvions séculaires et persistantes, possède cette

particularité d'être exceptionnellement riche en principes organiques. Il recèle de nombreuses coprolithes qui prouvent l'ancienneté de nos institutions locales, et il contient par milliers des fragments de poterie et objets métalliques, précieux témoins des civilisations antérieures.

On y rencontre aussi des excavations, rappelant, avec moins d'étendue, les lacs souterrains de l'Amérique, et dont le voisinage procure ces sensations bien connues de ceux qui ont visité la Grotte du Chien, à Naples.

La population, d'origine dauphinoise, a conservé d'une façon remarquable tous les caractères distinctifs de la race, au premier rang desquels il faut mettre l'âpreté au gain. Non seulement les habitants de cet intéressante commune ne nous livrent qu'à prix d'or les produits agricoles qu'ils nous apportent chaque matin, à pleines charrettes, mais ils exigent encore une forte rançon pour emporter chaque soir l'équivalent que nous leur restituons à pleines voitures.

Un fait bien digne d'intérêt et qui n'a été signalé par aucun de nos savants collègues, c'est que Venissieux, *Venicies*, *Venitiacum*, était dans la directe et censive de l'abbaye de Thélème. Nous en avons acquis la preuve, en dépouillant les papiers épars sur divers points de ce canton si peu exploré.

Pour l'étymologie de Venissieux, on a proposé plusieurs versions. Les uns tirent ce nom d'une colonie de *Venètes* qui se serait arrêtés à moitié chemin, entre Vannes et Venise. D'autres veulent y voir le domaine d'un personnage consulaire : *Venetius* d'où *Venetiacum*.

Mais c'est uniquement au celtique qu'il faut demander la solution de ces difficiles problèmes. Tout ceux qui ont approfondi les idiomes celtiques reconnaissent dans le gracieux nom de ce village, un radical *ven* ou *ben*, avec le suffixe gauloise *ach* ou *ac* et un *t* ou *c* épenthétique.

Ben que nous retrouvons dans le français *banne* et dans

notre terme local *benne*, désignait chez les Gaulois toute espèce de grand récipient, monté ou non sur des roues : une auge, un tonneau, un tombereau. *Beniacum* ou *Bene-tiacum* ou *Venitiacum* était donc, dès l'antiquité la plus reculée, le *village aux grands tonneaux* ; il l'est encore et n'a jamais menti à ses origines historiques.

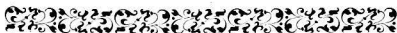
Pour se rendre à Venissieux, le promeneur a le choix entre plusieurs modes de locomotion : il peut y aller soit à pied, soit à vélo, par l'omnibus qui part toutes les heures du quai de la Charité (40 cent. la semaine, 50 cent. le dimanche), ou par chemin de fer, ligne de Grenoble ; mais le moyen le plus original, c'est encore d'accomplir le trajet de Lyon à Venissieux en mouche.

Vous vous embarquez au quai St-Antoine. Admirez sur votre droite le toujours superbe panorama qui se déroule à vos yeux ; le palais de justice bâti sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Roanne, *palatium de Rhodani* ; la noble basilique dédiée à saint Jean, le disciple bien-aimé et dont le chevet arrondi évoque le souvenir de l'amphithéâtre d'Orphitus et Maximus ; le *podium* de Fourvières et le *podium* d'Ainay où s'élevait la cité de Plancus, et les jardins de l'Antiquaille où l'on voit encore de la terre du temps des Romains.

A gauche, c'est le Lyon moderne qui attend un historien digne de lui. En traversant Bellecour, donnons un souvenir au temps, éloigné de nous seulement de deux siècles, où l'on chassait la bécassine dans les lînes ou lagunes, *looch* ou *lug*, qui ont donné leur nom à notre Lugdunum, et cherchons si nous ne retrouverons pas quelque trace du syp' on qui, vraisemblablement, reliait la cité romaine à l'antique *Venitiacum*, en passant sous la Saône et le Rhône.

LECOMTE.

(à suivre).



LE DERNIER MOT SUR L'ÉTYMOLOGIE

DE *LUGDUNUM*

Post tenebras lux.

Depuis longtemps on a longuement et souvent disputé sur l'étymologie du mot : *Lugdunum*. Ces disputes se renouvellent et s'aigrissent, des brochures paraissent, les revues s'emplissent et, depuis quelques mois, ce ne sont que dissertations savantes et passionnées sur ce sujet cher à nos cœurs.

En ce débat, l'ACADÉMIE DU GOURGUILLOX ne pouvait rester passive ; sa voix est attendue, son silence serait inexplicable.

Désigné par le sort pour constituer sa section d'archéologie je dois descendre dans l'arène où combattent bardés de science tant d'illustres érudits, tant de savants émérites ; et j'y descends en tremblant, n'ayant pas une citation pour me couvrir et sachant bien, hélas ! quels horions s'y distribuent.

Pour qui prendrai-je parti ?

Me mettrai-je avec Allmer, le romain solide, aux coups redoutés, ou avec ces celtisants célèbres : le baron Raverat et M. d'Arbois de Jubainville qui, bien qu'ennemis, se réunissent pour l'assaillir?... Me mêlerai-je à la troupe volante des combattants dispersés, parmi lesquels escarmouche Philippon, rompu aux joutes oratoires et

...ingant Sleyer dont les traits acérés volent
au hasard..... ou, m'enhardissant, attirant sur
moi l'effort du combat, supporterai-je seul l'assaut de ces
guerriers réunis et d'autres non moins fameux dont les
noms pour un instant m'échappent ?.....

Cruel embarras !!!

Dois-je accepter *Montagne lumineuse* ? Cela me sourirait,
sachant sur quoi nous pouvons compter lorsque Fourvières
se couvre de nuages !..... — Adopterai-je *Fort du dieu
Lugu* ? Lugu, dieu des gens de métier, cela a de quoi flatter
une ville de soierie !..... — M'en tiendrai-je à *Montagne
des corbeaux* ? N'avons-nous pas au Gourguillon un corbeau
gravé sur nos diplômes ?..... — Ou bien reprenant avec
le baron Raverat la thèse d'Eloi Johannon, argumente-
rai-je en faveur de *Colline des Lagunes* ?.....

Le sage en pareil cas tiendrait sa langue au chaud.

Tout bien pesé, je vais m'en tenir à *Colline des
Lagunes* (1) et non pour l'amour du Celte, croyez-moi, cette
langue me garde aussi tous ses secrets et je ne voudrais
pas d'ailleurs mettre le pied sur les terres de Philologie où
règne notre aimé sire Nizier du Puitspelu.

Non, examinant les choses à l'aide des bécicules du simple
bon sens j'admettrai avec le baron que nos ancêtres,
frappés par l'aspect des lieux, ont pu nommer Lugdunum
(*lug-dun*) la colline dont le pied baignait alors dans les
vourgines, saulées, joncs, roseaux, lônes, brotteaux, maré-
cages, et, ramassant sur l'arène les débris récemment

(1) Lux-dunum, Lugus-dunum, Lugu-dunum, Looek-dun, etc.
Il semble qu'il y a là de quoi contenter tout le monde. Dans le
fait nos ancêtres ont peut-être été plus embarrassés que nous !
Au moins avons-nous pour choisir des raisons qu'ils n'ont pas
eues. Ainsi Logos-dunum, *Montagne des discours* nous semble
plausible en raison de tout ce qui, depuis eux, a été dit là-dessus
et Lux-dunum *Montagne de lumières* est justifié aujourd'hui par
les monceaux d'articles lumineux parus dans nos revues lyon-
naises. Sans compter la fête du 8 décembre.



ajustés d'une poterie sigillée lancée dans l'ardeur de la lutte, je trouverai les preuves nécessaires à ma thèse précisément sur ce médaillon où les partisans du corbeau ont joyeusement cru reconnaître leur oiseau favori.

..

Nos lecteurs le savent : pour ceux qui traduisent *Lugdunum* par *Montagne de corbeaux* tout oiseau représenté sur une médaille est un corbeau et immédiatement cette médaille devient une médaille lyonnaise. Notre poterie portant un oiseau ne pouvait échapper à son sort et, là où certains « qui se connaissent en dessin » ont vu successivement « un aigle » puis « une colombe » les tenants du corbeau ont vu leur bipède chéri « très nettement dessiné (1). »

Examinons-la à notre tour, cette poterie. Examinons-la naïvement mais attentivement, sachant bien que, dans le langage si concis du médailleur, aucun détail n'est à négliger et que rien n'est découvert si un seul d'entre eux reste muet.

Commençons par l'oiseau. Pour nous, gens sans parti pris, il n'y a là ni colombe, ni corbeau (le jour et la nuit, n'est-ce pas ?) Ce geste effaré, ce long bec, ces pattes et ce long cou n'appartiennent qu'à une *bécasse* (2) et nous nous demandons avec inquiétude comment, la poterie sous les yeux et la loupe en main, des savants ont pu se tromper ainsi pendant des années, lorsqu'à une portée de fusil notre ami Thoubillon n'hésiterait pas une seconde.

(1) *Lyon-Revuc*, 7^e année page 208.

(2) Notre dessin, tiré de *Lyon-Revuc* est l'œuvre d'un corviniste résolu qui, malgré sa bonne foi, a dû inconsciemment mais nécessairement accentuer les traits de ressemblance avec l'oiseau de ses rêves ; aussi pour notre interprétation nous avons choisi ce dessin, ce qui ne permet pas de nous accuser de modifications intéressées, et nous l'avons fait reproduire en fac-simile.

Nous ne savons si l'on voit encore des corbeaux sur la sainte colline, mais on nous affirme qu'on rencontre encore des bécasses à Bellecour et nos lecteurs ont vu dans nos vieilles chroniques que le sire de ce lieu les y chassait sous François I^{er}.

Or, l'*oiseau des mirais* placé, avec intention, au centre du médaillon rappelle de suite à notre esprit les antiques saulées et vourgines de notre presqu'île lyonnaise.

Notre bécasse est représentée debout sur un amas de boules dont les commentateurs lyonnais ont peu parlé jusqu'ici et dans lesquelles le savant M. de Witte a découvert le muffle d'un lion. . . certains ont ajouté : le lion de Marc Antoine.

On doit voir dans ces boules pourvues d'un petit mamelon saillant autant de pelletées de boue auxquelles l'auteur du médaillon, voulant par un seul trait énergique faire raconter la fange meurtrière où trônait la bécasse puis le sol assaini et fécondé, a donné à la fois la forme de pustules pestilentielle et de mamelles nourricières.

A la lueur de cette explication le sens des épis apparaît bien vite. Il ne s'agit plus de l'offrande banale qu'on a supposée jusqu'ici, pas plus qu'il ne s'agit, dans un sens trop terre à terre, d'une vulgaire culture de blé entreprise sur nos terres. Non, avec la boue et la pioche placée derrière le personnage drapé, ces épis dans un sens élevé, large et symbolique signifient *conquête du sol* : ils disent les travaux accomplis, la terre drainée, asséchée, assainie la presqu'île limitée, rendu viable, *civilisée* enfin, et nous pouvons, non sans émotion, saluer dans le personnage drapé le véritable fondateur de notre ville, celui qui, trouvant une pauvre bourgade végétant sur des pentes entourées de marais, a su en rendant la plaine habitable, créer une grande cité placée dans une position unique.

On a vu, disions-nous, une offrande dans les deux épis placés dans un pot.

Depuis quand offre-t-on deux épis dans un pot ?

N'insistons pas, mais étonnons-nous qu'aucun de ceux qui nous ont précédé dans l'examen de notre polerie n'ait un seul instant arrêté son attention sur ce récipient qui joue dans la scène représentée un rôle capital. Il est pourtant facilement reconnaissable et il suffisait, n'est-ce pas, chers lecteurs, de vous le signaler pour que vous le nommiez aussi vite que nous.

Admiron ensemble l'ingéniosité de l'artiste répétant par cette allégorie heureuse de deux épis dans un pot l'idée déjà signalée « la civilisation d'une terre sauvage, la richesse sortant de l'infection » et remarquez, s'il vous plaît, par quel subterfuge habile et de grand art il a su rendre sensible la forme du vase en plaçant bien en vue l'anse caractéristique que vous et nous tiendrions par la main ! Voyez le recul de la tête du porteur de pot, la physionomie seule de son nez n'est-elle pas pour enlever les derniers doutes au septique le plus endurci ?

Mais, pourra nous dire quelqu'un de ces contradicteurs entêtés que n'arrête pas l'évidence, ce pot, si répandu de nos jours, était-il en usage au deuxième siècle de notre ère ; l'avez-vous jamais retrouvé dans une collection d'antiquités, une inscription vous l'a-t-elle jamais signalé dans un musée et comment expliquerez-vous cette absence qu'il vous faut bien confesser ? Nous direz-vous que, par amour des convenances, nos conservateurs cachent à nos yeux cet utile ustensile, ou supposez-vous que l'invasion des barbares a détruit le dernier de ces spécimens d'une civilisation raffinée, que la terre en a dévoré le dernier reste alors que tant d'autres vases nous parviennent entiers, brisés ou fendus ?

Notre réponse est facile : La forme du vase qui nous occupe n'a pas dû changer et parce qu'elle était parfaitement appropriée à l'usage et parce que la vanité du « nouveau » s'attaque peu à des ustensiles si modestes.

Ce vase a gardé sa forme à travers les siècles comme, en dépit des frontières, il la garde dans tous les pays, comme il la montre, toujours le même chez le pauvre et le riche, sauf, bien entendu, quelques décorations assez rares et plus souvent peintes que gravées.

Or c'est précisément parce que cette forme est immuable que les débris des pots anciens se confondent avec les débris de nos pots contemporains, c'est pourquoi peut-être et à l'heure même où nous écrivons ces lignes, quelque archéologue fervent, inconscient, sacrilège, roule d'un pied dédaigneux les restes les plus vénérables.

Nous nous attendons certes à voir certaines des conclusions de notre étude accueillies avec quelques réticences, mais, par contre, nous sommes convaincu que nos confrères en archéologie nous seront reconnaissant d'avoir attiré l'attention sur ce point si négligé jusqu'ici et si curieux pourtant de nos communes études.

On n'a pas remarqué non plus le costume si spécial de notre fondateur.

Ses particularités ont cependant une singulière éloquence. Qu'apercevez-vous sous cette toge retroussée pour éviter la boue et dont les plis ramenés vers la ceinture dégagent les jambes et laissent aux mouvements toute leur liberté. ?

..... Allez sans crainte et, dussent tous nos confrères en frémir d'horreur, écriez vous avec nous : Ça, mais c'est des bottes d'égoutier !

Eh bien, nous vous le demandons : Qu'un graveur moderne se mette l'esprit à la torture pour mieux et d'une façon plus concise exprimer, dans le champ limité dont son art dispose, les idées que nous venons d'exposer, trouvera-t-il des images plus naïvement saisissantes que cette bécasse, cette boue, ce pot, ces épis, cette pioche et ce vêtement si typique donné à l'homme qui vient de conquérir et d'assainir notre sol ?

(A suivre)

JOANNÈS MOLLASSON



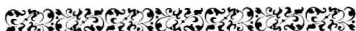
MÉLANCOLIE (1)

« Malheureux petit canari,
Si chéri,
Dis-moi, que fais-tu dans ta cage ?
Voudrais-tu pas, libre et joyeux,
Sous les cieux
Aller chanter dans le bocage ? »

L'oiseau m'a dit avec douceur :
« O penseur !
Je suis ton image touchante :
Le monde nous tient sous sa loi !
Comme toi,
Je souffre, je vis et je chante ! »

AMABLE COURTOIS.

(1) Nous avons décidé de n'insérer que les poésies de nos abonnés. Nous avons cru cependant devoir faire exception en faveur de la pièce qu'on va lire, et qui est aussi remarquable par la perfection de la forme que par la profondeur de la pensée.
(N. D. L. R.).



CONCOURS POÉTIQUE

(SUR DES RIMES CONNUES)

ULTRA PETITA

(Plus qu'il n'en faut)

A Messieurs T. P. et G.

Que le saule pleureur, penché sur un tombeau
Fouille dans le cercueil pour y trouver sa vie,
C'est bien !... Mais que trois bons bourgeois prennent envie
D'y porter, en geignant, ô Phœbus, ton flambeau,

C'est mal. En vain chacun se hausse ! — Le niveau
Pour tous trois est le même, et la muse engourdie
Baille un bémol de plus à chaque vers nouveau !
Gaité ! qu'as-tu donc fait pour qu'on te congédie !

A lire trois sonnets, — sans rien comprendre, ô mort !
Nous passâmes un jour, sans peur... non sans effort,
Dans ce macaroni qui coule comme un fleuve.

C'est convenu : le ciel est plus gris que vermeil
Mais sans tant larmoyer, supportons cette épreuve :
Mangeons, buvons, dormons !... Au diable le réveil !

ALONZO BROTTU.



APHORISMES

On voit moins de vivants que de morts au tombeau ;
Que d'hommes en naissant débutent dans la vie !
A l'affamé surtout le pain blanc fait envie ;
Mieux vaut, pour s'éclairer, six lustres qu'un flambeau !

La ligne horizontale est souvent de niveau ;
L'hiver, plus que l'été, la main est engourdie ;
Un beau chef-d'œuvre antique est rarement nouveau ;
Plus d'un laquais s'en va quand on le congédie ;

Un soldat que l'on tue est presque un soldat mort ;
C'est en se fatiguant qu'on fait le plus d'effort ;
Le lit le plus humide est bien le lit d'un fleuve ;

Un bloc d'argent doré vaut un bloc de vermeil ;
Au fond d'un examen est toujours une épreuve ;
C'est quand on ne dort plus qu'arrive le réveil.

LA PALISSE

CHRONIQUE DU MOIS

1^{er} mars. — Une réunion de Littérateurs, d'Artistes et d'Archéologues fonde la *Revue du Gourguillonnais*.

2 mars. — Par décret, il est créé une chaire de sanscrit à la faculté des sciences de Lyon. Et nous attendons vainement la création d'une chaire de canut. Si c'était au moins une chaire de celle. (1)

4 mars. — Séance à la société d'économie politique. Un auteur réclame l'entrée des états de Sud-Amérique dans l'union monétaire latine. Information prise, c'est un Monsieur qui s'est laissée, paraît-il, glisser pas mal de pièces péruviennes.

20 mars. — Une nouvelle revue est signalée à l'horizon : la *Revue rose*.

22 mars. — On lit dans les journaux : « A trois heures du soir, sur la place Léviste, une collision s'est produite entre une voiture de vidange et un camion; un tonneau de moutarde, qui se trouvait sur ce dernier véhicule, a été projeté sur la chaussée et s'est défoncé.

Un gamin réquisitionné *ad hoc* et muni d'une pelle empruntée au cantonnier le plus proche, réintégra avec courage le contenu dans un récipient exactement semblable au premier et d'égale dimension.

On est pas pas bien sûr que les deux tonneaux intéressés dans la collision, Venissieux première et Dijon superline, n'aient pas eu chacun leur fuite ? Le laboratoire municipal est désigné pour dire si la marchandise recueillie a gagné en qualité en même temps qu'en quantité.

28 mars. — Création d'une nouvelle Revue — celle des patois Lyonnais. L'Académie du Gourguillon lui envoie sa bénédiction.

(1) On a renoncé à la chaire de celle en présence du trop grand nombre de candidats.

N. D. L. R.